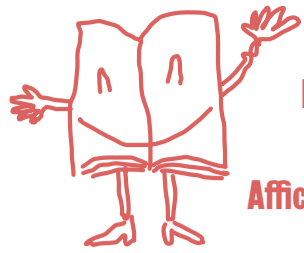


Centre dramatique national
Drôme – Ardèche

Fenêtre
sur la création

La Gazette



Mai – Juil. 21
Numéro 2

Affiche à collectionner
au verso

La Comédie

de Valence



Éditorial

— Il paraît que le service communication t'a séquestré dans ton bureau et que tu n'as interdiction d'en sortir tant que tu n'as pas pondu l'édito du deuxième numéro de la gazette..

Charles, le régisseur général, venait d'entrer dans mon bureau. Il souriait derrière son masque.

- J'ai du café et des biscuits secs. Je peux tenir plusieurs jours...
- Et plus sérieusement, ça va parler de quoi ton éditto?
- Le sujet du cahier central de la gazette c'est «L'Art dans la ville». Et moi, en lien avec ce grand thème, je suis censé évoquer *Sous nos yeux*, le premier O.V.N.I. que j'ai conçu en tant que nouveau directeur...
- Eh bien raconte! C'est quoi *Sous nos yeux*? Et quel lien ça a avec Valence et ses habitants?
- C'est simple et complexe à la fois...
- Tu veux un conseil? Commence par faire simple.
- D'accord. Alors... C'est une nouvelle fantastique que j'ai écrite en collaboration avec des auteurs amateurs de Valence et qui est illustrée par Stephan Zimmerli.
- Okay. Et ça parle de quoi?
- C'est l'histoire d'un homme, un chanteur raté, qui un jour se volatilise mystérieusement et d'un journaliste qui, en se mettant à sa recherche, va disparaître à son tour...
- C'est une sorte d'enquête alors?
- Oui. Mais ça parle aussi de l'écriture et de la place de la fiction dans nos vies... Le journaliste-narrateur est un aspirant écrivain qui se retrouve pris au piège de son propre projet littéraire.
- D'accord, donc c'est un métalivre.
- Dis comme ça, ça semble un peu prétentieux, mais c'est l'idée, oui...
- Et pourquoi «fantastique»...
- Je ne voudrais pas trop «spoiler» comme on dit, mais pour faire bref, le journaliste découvre l'existence d'une réalité parallèle...
- Okay... Pourquoi pas... Et les amateurs dans tout ça?
- Je leur ai proposé une sorte de jeu de rôle. Chacun devait s'inventer un double qui, dans ma fiction, aurait été un des témoins de l'ultime déambulation de mon personnage principal avant sa disparition...
- Okay, je vois. Et tout ça se passe à Valence?
- Oui. Dans le quartier de Châteauvert. Au bord des canaux... Et les dessins de Stephan sont affichés à même les murs. Comme il est question d'une réalité parallèle, je trouvais intéressant de superposer à la ville qui sert de cadre à mon histoire une représentation dessinée de cette ville. Comme si elle se dédoublait sous nos yeux...

- Et le texte de la nouvelle, alors? Il est affiché sur les murs de la ville aussi?
- Non. C'est un livre que tu dois d'abord récupérer à la Comédie avant de commencer le parcours... L'idée est que le spectateur se balade dans Valence à la recherche des dessins, tout en lisant la nouvelle. Comme si on avait arraché des pages du livre les illustrations pour les afficher dans la ville...
- Je vois... C'est une exposition de dessins dans la ville, mais une exposition «en réalité augmentée» par la lecture! C'est vachement «low-tech» comme concept...
- Prendre le temps de lire de la fiction, une histoire inventée, prendre le temps de se la représenter mentalement pendant sa lecture, c'est déjà s'opposer au réel et résister aux urgences qu'on voudrait nous imposer. C'est réaliser une utopie, déployer un monde parallèle... Tu vois?
- À peu près... Ça me fait penser à une nouvelle de Borges, une des plus célèbres: *Le jardin aux sentiers qui bifurquent*. Tu connais?
- Vaguement. J'ai dû la lire il y a longtemps.
- Dans son histoire, Borges raconte le destin d'un écrivain imaginaire qui décide de se retirer du monde pour écrire un roman et construire un labyrinthe... À sa mort, on retrouve un livre fragmentaire et incompréhensible, mais aucune trace d'un quelconque labyrinthe. Alors ses contemporains le prennent pour un fou. Mais cent ans plus tard, un homme comprend que le livre et le labyrinthe ne sont qu'une seule et même œuvre...
- Je ne suis pas certain de voir le rapport mais je suis flatté que tu compares notre projet à l'œuvre de Borges.
- J'ai juste dit que ça m'y faisait penser, restons modestes. Dans *Sous nos yeux* le livre et le parcours dans la ville forment une seule et même œuvre...
- Ah oui, c'est vrai.
- Bon. Il faut que je file. Tu notes tout ce que tu m'as raconté et ça devrait faire l'affaire...
- Ah!
- Quoi?
- J'ai oublié de dire que mon personnage de chanteur raté avait les traits d'un chanteur pas du tout raté, lui: Bertrand Belin. C'est important parce qu'on va le retrouver dans un spectacle en 22-23. Ça racontera comment le chanteur disparu revient hanter sa femme cinéaste en prenant possession d'un jeune plasticien...
- Ok, mais ça c'est une autre histoire. Chaque chose en son temps.

Charles sortit de mon bureau. J'essayai de me souvenir de notre échange pour le retranscrire le plus fidèlement possible.

Marc Lainé

Le portrait

Marie-Sophie Ferdane Faire vibrer les mots

Plus de 70 œuvres au compteur que ce soit à la scène, au cinéma ou encore à la télévision, des compagnonnages avec les plus grands auteurs et metteurs en scène contemporains Marie-Sophie Ferdane est une actrice au parcours remarquable qui se destinait, pourtant, aux tableaux noirs plutôt qu'aux rideaux rouges!

Agrégée de lettres modernes, c'est à Normal Sup en participant à des matches d'improvisation qu'elle découvre que la littérature peut se partager, se vivre en groupe. Cette révélation la conduit à abandonner sa carrière de professeure de Lettres pour étudier le théâtre à l'ENSATT auprès de Nada Strancar. À sa sortie, elle s'essayera à la mise en scène sur des textes de Sarah Fourage, mais très vite ses talents d'actrice la conduiront à jouer pour de nombreux metteur·euse·s en scène dont Richard Brunel, le premier à la solliciter à la sortie de l'école.

L'opéra de quat'sous de Christian Schiarretti sera déterminant dans sa carrière. «C'était mon premier rôle important, je chantais Polly Peachum dans un texte de Brecht sur une musique de Kurt Weill, une expérience très forte où la musique et le théâtre étaient réunis sur scène».

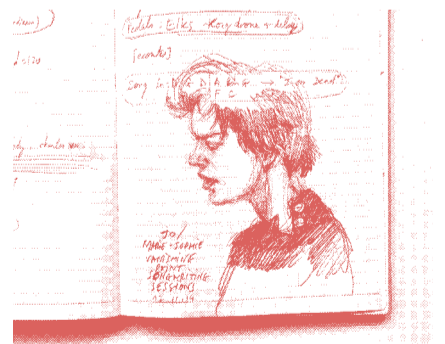
Marie-Sophie Ferdane jouera notamment *Bérénice* de Racine pour Jean-Louis Martinelli avant d'entrer à La Comédie-Française en 2007 avec le rôle de Célimène dans *Le Misanthrope* de Molière, mis en scène par Lukas Hemleb. Ces cinq années à côtoyer des metteur·euse·s en scène et de grands textes classiques lui ont permis d'acquiescer une force de travail, d'endurance et de développer son goût pour la dimension collective au plateau.

Après plusieurs échappées, en 2012 pour jouer Nina dans *La Mouette* de Tchekhov mise en scène d'Arthur Nauzyciel dans la cour d'honneur au festival d'Avignon – cour d'honneur qu'elle retrouvera en 2019 avec *Architecture* de Pascal Rambert – et en 2013 pour incarner la Lady Macbeth de Laurent Pelly, Marie-Sophie Ferdane quittera finalement La Comédie-Française. C'est à l'occasion du dernier spectacle qu'elle jouera dans la Grande Maison, *Oblokov* de Gontcharov mis en scène par Volodia Serre, qu'elle rencontrera Marc Lainé, alors scénographe du projet.

C'est en 2015 sur *Vanishing Point*, un spectacle en forme de road movie avec les musiciens du groupe Moriarty qu'une première collaboration avec Marc Lainé voit le jour. Marie-Sophie Ferdane y joue le personnage inquiétant et envoûtant de Jo, une chanteuse disparue dans le Grand Nord sans laisser de traces. «C'était une grande expérience, le voyage au Québec et puis la façon qu'a Marc de mélanger l'écriture et la musique».

En 2017, Marc Lainé fera de nouveau appel à l'actrice pour sa pièce *Hunter*, une proposition dont l'inspiration est cette fois le cinéma d'horreur dans lequel se mêlent aussi musique live, cinéma et théâtre.

Marie-Sophie Ferdane aura encore l'occasion d'interpréter les mots de Marc Lainé lors d'une future création intitulée *En travers de sa gorge*, dans laquelle elle aura comme partenaire le chanteur et artiste de l'Ensemble Bertrand Belin dont elle est une fan non dissimulée.



Ateliers de lecture à voix haute

Guidée par une volonté forte de partager son amour des textes, Marie-Sophie Ferdane proposera au public de La Comédie la saison prochaine des ateliers de lecture à voix haute pour tou·te·s.

Ces ateliers permettront aux lecteur·rice·s de comprendre comment, avec quelques outils, il est possible de faire résonner un texte à la fois dans son sens, sa vibration et sa poésie. «Se réunir pour écouter la parole des autres c'est fondamental au théâtre. En le faisant d'une manière simple, chorale et sans moyens, on va à l'os de ce qu'est la littérature et le théâtre».

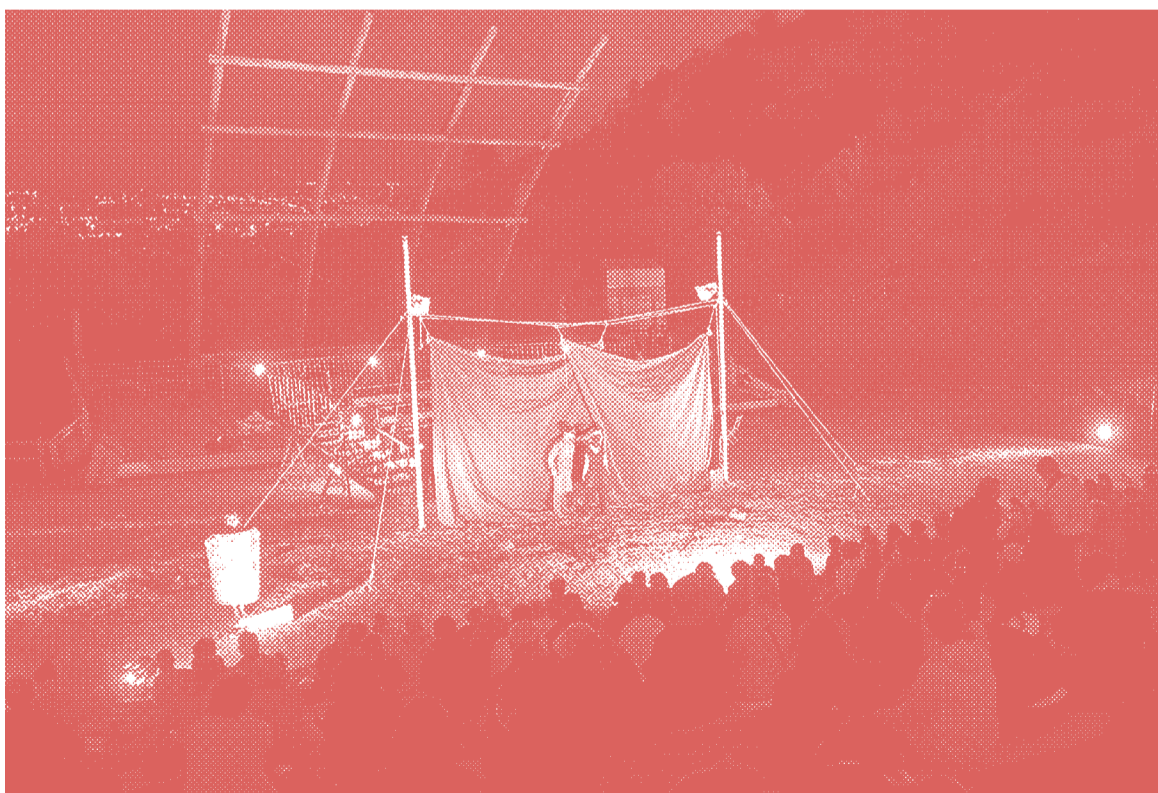
L'art dans la ville, pour une poétique de l'habiter

Par Claire Revol, enseignante-chercheuse en aménagement et philosophe
Avec Silvia Costa, Pierre-Philippe Hofmann, Marc Lainé, Stephan Zimmerli

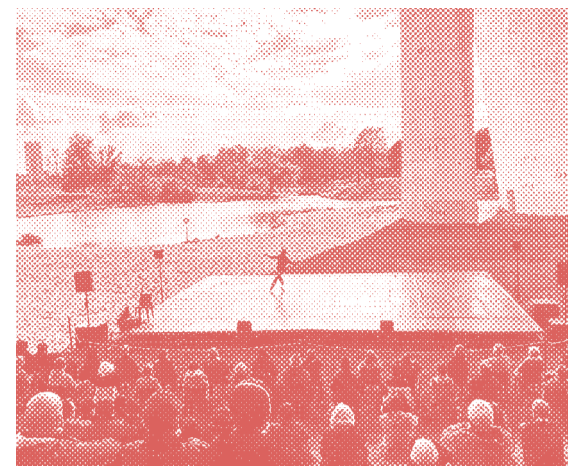
Du fait des travaux de La Comédie de Valence, les œuvres de cette saison devaient être présentées hors les murs, dans la ville de Valence et ses alentours. Par ailleurs, La Comédie, dans le cadre de son nouveau projet, met en place des O.V.N.I., Objets Valentinois Non Identifiés qui permettent aux artistes d'imaginer une œuvre participative avec les habitant·e·s de Drôme et d'Ardèche. Le projet de créer dans la ville constitue alors un ressort puissant de création et de rencontres. Par les médiations qu'ils stimulent, les O.V.N.I. amènent chacun et chacune à tisser des rapports renouvelés avec les lieux qu'il ou elle habite, et les personnes qu'il ou elle fréquente, et développent ce que le philosophe Thierry Paquot appelle la «topophilie»*. Pour cela, il reprend cette enquête lancée sur les images des lieux heureux que Gaston Bachelard initie dans son ouvrage phare *La poétique de l'espace*. Cet amour des lieux est indissociable de l'urbanité, entendue comme couplage de l'intensité de la vie urbaine et de sa diversité, qui la rend à même d'accueillir nos existences dans leurs aspects individuels et collectifs, y compris de les rêver et les imaginer.

Les arts vivants ont depuis longtemps investi les espaces publics, modifiant les modalités de rencontres des acteurs avec leurs publics. Les O.V.N.I. proposent d'aller plus loin pour explorer des formes beaucoup plus libres de création dans l'espace urbain. Il ne s'agit pas seulement d'aménager des conditions propices au déploiement de propositions scéniques en extérieur. Cette délocalisation du théâtre dans la ville met en lumière les rapports plus profonds entre le théâtre et la ville. Le théâtre ne se réduit pas à la scène: il crée une relation avec des spectateur·rice·s dans laquelle les temps sociaux associés à la création artistique sont modifiés. Comme le dit Jean-Christophe Bailly dans son texte «L'appel des coulisses» issu du recueil *La ville à l'œuvre*, les espaces publics peuvent être considérés comme des scènes, non seulement parce qu'ils accueillent de manière temporaire des spectacles, mais parce que l'ensemble des rues et des espaces se composent en un dispositif optique permettant d'observer ce qui se joue au quotidien dans la ville. «La scène, ou ce qui en serait l'équivalent dans l'espace urbain, n'est qu'une stase, une station au sein d'un déploiement complexe de circulations, de services, de raccourcis, de passages. [...] La marche s'immobilise, c'est comme si le corps prenait lui-même conscience de faire partie d'un dispositif optique qui l'intègre et qui remplace pour un temps le système portatif, mobile et scandé, le système dynamique de tout ce qui l'entoure».

Les artistes qui créent dans la ville explorent aussi ses coulisses et peuvent mettre au jour des pans de l'inconscient collectif. Ils offrent ainsi à tout un chacun et chacune une possibilité de réfléchir sa ville.



1



2

Composer à même la ville, avec des lieux et des parcours

Les rues, les espaces publics et leurs entrelacements avec des lieux privés (seuils, fenêtres, balcons, jardins, chemins) ne sont pas seulement un décor passif mais intègrent la création et la stimulent. Marc Lainé témoigne de ce processus de création qui tire parti des suggestions offertes par les lieux en réponse à une intrigue et que ces lieux nourrissent en retour. La scénarisation *in situ*, le parcours, est donc indissociable de la création du récit. Dans *Sous nos yeux*, le roman graphique qu'il développe actuellement avec Stephan Zimmerli, la première planche, et premier arrêt du parcours, est situé à la gare, dans le tunnel qui passe sous les rails de chemin de fer: «Le passage souterrain, c'est un seuil, un moment de bascule et il y a une évidence à utiliser cette symbolique qui peut évoquer le passage dans un "univers parallèle", thème au cœur de l'intrigue. Dans l'histoire, le personnage trébuche et tombe, il est persuadé qu'on lui a fait un croche-patte mais les passant·e·s le contredisent, comme s'il s'était fait trébucher lui-même. À cet endroit, il y a déjà quelque chose qui ouvre un imaginaire». La suite de l'histoire de cette mise en abyme, celle d'un journaliste qui enquête sur la disparition d'un homme, et qui se met dans les pas de cet homme avant de disparaître à son tour, prend justement la forme d'une boucle à travers la ville. Cette histoire aurait pu avoir lieu sous nos yeux, d'ailleurs les dessins de Stephan Zimmerli se superposent au réel en y inscrivant la fiction. Marc Lainé insiste: «le personnage principal a les traits de Bertrand Belin, artiste associé à La Comédie de Valence - vous auriez pu l'avoir croisé dans la rue, c'est une personne réelle». En rendant hommage à Perec et à ses exercices d'épuisement d'un lieu, la composition s'appuie sur le réel ordinaire pour le fictionnaliser: «Archaïquement, ce que je trouve le plus fascinant, c'est que le théâtre est un lieu clos bâti dans lequel le réel peut se troubler un instant et faire naître sous nos yeux une fiction. Avec l'O.V.N.I., on va plus loin en proposant de troubler le réel dans la rue, la fiction se passe véritablement sous nos yeux: on fait naître des histoires dans l'espace réel que l'on vient troubler par ces surgissements fictionnels».

Les spectateur·rice·s sont ici amené·e·s à déambuler dans les rues, et leurs trajets composent l'expérience de l'œuvre. Comme l'indique Thierry Davila à propos des artistes marcheurs dans *Marcher, Créer*, le marcheur s'abandonne «à la fécondité d'un tempo que le corps produit et suit simultanément», sa démarche rythmée et rythmée est fixe et fluante à la fois. Pour Stephan Zimmerli, «le parcours dans les lieux est fondamental pour l'élaboration de la trame narrative. En se laissant guider par la trame des canaux de Valence, la dérive nous imprègne d'un inconscient collectif, la marche est support de la rêverie et des associations d'idées. Les dessins sont disposés le long du parcours de manière à imprimer un rythme dans cette marche, et rythmer la narration: les dessins sont rapprochés lorsqu'il faut guider le·la spectateur·rice, et la déambulation est plus libre lorsqu'il longe le canal et profite d'une balade plus calme, plus contemplative».

2

D'une manière différente, avec l'O.V.N.I. *La Belle image*, Silvia Costa et Pierre-Philippe Hofmann composent le parcours du spectateur et de la spectatrice à partir d'une trame mémorielle, et ce parcours révèle un inconscient collectif, propre à son urbanité: «René, qui était syndicaliste engagé, m'a indiqué que le parcours que l'on souhaitait faire était presque le parcours typique des manifestations. J'ai trouvé cela intéressant, c'est comme un cercle qui dessine les contours de la ville et qui passe par cinq points qui représentent des facettes de la mémoire de cette ville: Les nouvelles galeries c'est l'histoire du commerce, la rue Bouffier c'est le quartier arménien, l'École Pergaud est un lieu important de croisement entre les enfants, la maison de René est devenue l'EHPAD Marie-France Preault, un lieu d'accueil des personnes âgées et enfin la Maison Pour Tous du Centre-ville est un centre de loisirs très actif pour les habitant·e·s du quartier».

Une poétique de Valence

La composition à même la ville amène les artistes à développer un regard poétique sur la ville comme espace habité, au sens où Pierre Sansot envisage une *Poétique de la ville*. Celle-ci s'attache à décrire les lieux et les moments privilégiés où la ville s'adresse à nos rêves, des moments dans lesquels il existe «un amour de la ville», qui nourrit notre imagination (Pierre Sansot). Stephan Zimmerli rappelle les origines romaines de la ville: «Ce qui me touche, à Valence c'est le génie du lieu donné par son implantation romaine: il y a un cercle qui a été tracé dans un grand paysage et deux axes, Nord/Sud le long du fleuve, et Est/Ouest avec le rapport aux horizons qui est présent à chaque détour de rue, les crêtes des



3

montagnes du Vercors et d'Ardèche, qui sont de grandes échappées lointaines; il y a une tension émouvante qui est donnée entre cela, et la petite échelle du centre-ville». Les œuvres en plein air s'inscrivent dans des paysages et peuvent laisser résonner les qualités plastiques de ces derniers le temps de la représentation théâtrale: c'est le cas avec la programmation en début de saison de la pièce *Les Enfants du paradis* par la Comp. Marius inscrit dans le paysage grandiose du théâtre de verdure de Crussol, propre à la rêverie et à l'émerveillement. Cet espace-temps autre, presque utopique, propre à la contemplation, n'est pas l'apanage des quartiers urbains centraux. Il est essentiel de cultiver cette poétique de l'habiter dans l'ensemble de la ville, pour toutes et tous; par exemple, au pied des châteaux d'eau situés dans le quartier Fontbarlettes, la représentation de *Pulse(s)/Gouâl* de Filipe Lourenço sur un plateau entre en résonance avec un paysage dont on discerne le caractère monumental et onirique.

L'O.V.N.I. *Sous nos yeux* prend délibérément place dans la ville ordinaire. Marc Lainé explique ce qui l'amène dans le quartier Châteauvert: «Valence est une ville qui est bordée de paysages majeurs, sublimes, grandioses: le Vercors, l'Ardèche, la Provence au Sud; mais au fond c'est une plaque tournante vers d'autres lieux qui n'est pas connue pour sa beauté; donc je trouvais intéressant que l'on puisse révéler par ce parcours une forme

d'attrait en mode mineur: les canaux romains. C'est une ville qui est bucolique, mais qui n'est ni touristique ni pittoresque: c'est un paysage mineur dans la ville ordinaire; c'est une beauté secrète, la grande majorité des participant·e·s qui habitent Valence ne les connaissaient pas, il s'agit donc de révéler ce patrimoine méconnu». Stephan Zimmerli ajoute «on utilise les chemins des canaux créés par les romains, qui forment une trame sous-jacente à celle de la ville: on peut imaginer comment ces canaux s'inscrivaient dans un paysage marécageux, et ont eu un rôle très important pour drainer l'eau qui descendait du Vercors avant l'urbanisation. Le parcours vient révéler ces canaux et leur présence un peu fantomatique».

Pour Silvia Costa, c'est la topographie, la configuration de la ville qui est fondatrice d'un rapport esthétique à la ville par les passages qu'elle permet ou limite: «Ce qui me touche, ce sont les deux niveaux de la ville, on parle notamment de la «basse-ville»; il y a aussi les abords du fleuve qui ont été transformés avec la construction de l'autoroute barrant le passage et empêchant d'aller directement au contact de l'eau. Je n'avais jamais perçu cette présence de l'eau jusqu'à ce que les gens me la racontent. Ces changements apportés par les grands travaux transforment l'image d'une ville». L'artiste s'attache par ailleurs aux images fondatrices d'un rapport affectif aux lieux, qui génèrent ce que Gaston Bachelard appelle la connaissance des espaces heureux. Il montre le lien profond qui unit l'imaginaire de l'espace et des objets plus anodins comme les tiroirs, les coquilles, les miniatures; «quand on a rencontré les habitant·e·s, elles·ils nous parlaient avec des objets, par exemple René nous a montré un chapeau appartenant à son père. Alice, une des femmes arméniennes nous a montré une sculpture en bois. C'est à travers la poésie de ces objets que la mémoire explose en des «épiphanies» de narrations». Silvia Costa insiste sur le rapport affectif à la ville de naissance: «J'ai choisi ce titre, *La Belle image*, parce que c'est le nom d'un quartier important de Valence, mais surtout, parce que nous travaillons sur les images de la mémoire, les images du passé. Finalement, on ne peut pas détester sa ville de naissance, les habitant·e·s ont toujours beaucoup d'affection pour leur ville. On aime le lieu dans lequel on est né·e. On trace nos racines à partir de cet espace. Des grands travaux peuvent transformer ces rapports profonds. Mais l'amour reste».

Des histoires dans la ville, avec ses habitant·e·s

Que serait une ville sans ses habitant·e·s? En associant des Valentinois·es à la création des O.V.N.I., et en s'invitant dans les espaces publics, La Comédie vient rappeler qu'une ville est d'abord un espace de rencontre, qui fait lien. Pour Marc Lainé, «le fait de travailler avec des Valentinois·es pour écrire avec elles·eux cette histoire permet aussi de troubler le réel, c'est-à-dire que je les inscris dans ma fiction: ce sont de véritables personnes à qui je demande d'inventer un double de fiction qui leur ressemble et que j'intègre à l'histoire que j'invente; C'est comme un jeu de rôle, mais assez drôle et que j'aime bien...».

Silvia Costa et Pierre-Philippe Hofmann s'adressent à la mémoire des aîné·e·s pour créer des rencontres entre générations: «Ces personnes sont pour nous des portes, des portes qui nous ouvrent l'intérieur d'un bâtiment, d'une rue ou d'une école. À travers cette porte, comme je ne suis pas cette personne, je peux commencer moi-même à penser mon rapport avec ces lieux, à me connecter à ma propre mémoire. Ces personnes nous permettent de participer à la sédimentation de la mémoire, de la ville et de toute sa communauté». Pierre-Philippe Hofmann ajoute «je pense que le lyrisme de notre projet émane de la fragilité de nos rencontres avec les habitant·e·s. Sans se connaître, on se met à nu, autant nous en tant qu'artistes, qu'elles·eux en tant que locuteur·rice·s. Les silences, les gestes infimes, les attentions, le sens donné à certains objets, à certains détails se chargent alors d'une beauté. Silvia comme moi, cherchons à donner de l'importance à la simplicité, aux interstices, à la matière insoupçonnée qui est capable, en partant de particularités, de nous parler d'universel et d'intemporel. Nous posons un stéthoscope sur quelques habitations pour entendre des murmures et des vibrations, parfaitement insignifiants à l'échelle d'une ville, mais essentiels parce qu'ils sont notre propre projection, à une autre époque». Les arts urbains développent ainsi des attentions à d'autres vies, et à d'autres êtres, aux personnes avec qui nous co-habitions. Par le développement de ces actions participatives hors les murs, La Comédie de Valence contribue de manière essentielle à l'urbanité des espaces publics.



4

Découvrez à Valence
Sous nos yeux
 de Marc Lainé et Stephan Zimmerli
 dès le 25 juin 2021.
La Belle image
 de Silvia Costa et Pierre-Philippe Hofmann
 les 25 et 26 septembre 2021.

1. *Les Enfants du paradis* © Marc Lainé
 2. *Pulse(s)* © Marc Lainé
 3. *Présentation de saison au Théâtre le Rhône, Bourg-lès-Valence*, dessin en direct de Stephan Zimmerli
 © Christophe Raynaud de Lage
 4. *Sous nos yeux*, photomontage de Stephan Zimmerli

3

Dorénavant, toutes les histoires commencent par un test PCR

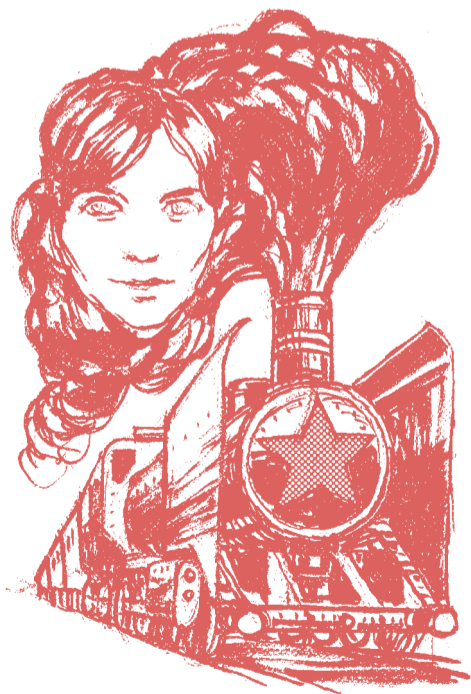
Un texte de Tünde Deak

Le spectacle dont il sera question ici s'appelle *Nosztalgia Express*. Mais pas question de sombrer dans une plainte sur l'avant, pas besoin non plus d'expliquer avant quoi, tout le monde a compris. On évitera donc d'évoquer les longs mois de préparation du spectacle, les rencontres d'acteur·rice·s (à visage découvert) au Théâtre de Liège il y a déjà deux ans, les auditions à Paris avec un micro et un texte partagé par les acteur·rice·s en nage qui cherchent les personnages (sans distanciation physique aucune).

On peut évoquer les maquettes qui se succèdent, les soirées tardives à élaborer avec Stephan Zimmerli un espace plus ou moins pop, kitsch, historique, ou inversement. L'espace dans lequel se déploiera la fiction, celle que l'auteur scénographe metteur en scène fait tourner dans sa tête depuis si longtemps, usant ses semelles à force de marcher à toute allure (sans attestation) dans les rues à la recherche d'une articulation entre deux scènes, d'une réplique qui manque encore. On peut aussi se souvenir des séances dans un studio au fond d'un parking à Paris avec Forever Pavot, quel son, quels instruments, pour quelle mélodie, qui la chantera? Léopoldine Hummel au piano et François Praud au clavier? Ou vice-versa. Bref. Venons-en au vrai début. Celui qui vient après l'avant. Juin 2020. Premier test PCR de l'équipe de *Nosztalgia Express*. Première lecture au Théâtre de la Ville de Valence. Chaque acteur·rice dispose d'une table à 1m30 de son·sa voisin·e. À côté de la pile de textes fraîchement imprimée, des masques, du gel hydroalcoolique, et des paquets de gâteaux nominatifs. Au sol, un marquage pour les sens de circulation. Une certaine fébrilité est palpable, sans qu'on sache si c'est le fait de retrouver un plateau après si longtemps, de voir autant de nouveaux visages après le désert du confinement, ou simplement de découvrir le texte si longtemps attendu. Silence. Prologue. Début de l'acte 1. Il y aura plusieurs lectures pour découvrir l'ensemble de cette ample fiction gigogne. Traverser des époques. 1968, les yéyés, la libération des mœurs. Automne 1956, l'insurrection hongroise à Budapest. 1989, les

premières images de la chute du mur de Berlin à la télévision. C'est aussi la première rencontre des huit acteur·rice·s avec leurs personnages. Bras de fer avec l'auteur pour une réplique ou un trait de caractère, pour un nœud de l'intrigue qui semble trop clair ou pas assez. Pour l'instant, chacun·e est devant un texte volumineux, face à son personnage, et cherche son entrée dans la fiction. Deux tests PCR et trois mois plus tard, le décor arrive. Le Théâtre de la Ville n'a pas changé, mais une fois la porte franchie on change d'époque. D'époques même. On croise des yéyés en costumes satinés qui côtoient des soldats russes en train d'essayer des perruques, l'assistant n'appelle plus les acteur·rice·s par leurs prénoms mais par celui de leurs personnages. On croise un acteur en train de travailler son texte en russe sous le regard d'une coach qui le reprend sur une inflexion ou le rythme d'une phrase. Un autre en costume violet qui tortille une mèche folle échappée de sa coiffure tout en cherchant comment il pourrait intégrer tel accessoire vintage dans sa chorégraphie.

Les répétitions commencent. On plonge dans la fiction. La lumière creuse déjà chaque tableau de 1956 et cherche encore les associations de couleurs les plus téméraires pour la fin des années 60. Devant le rideau de scène, on découvre un personnage âgé en costume de laine moutarde. C'est Victor Zellinger, détective privé. Il n'affirme rien, il partage ses doutes, on le sent démuné face aux zones d'ombre de l'histoire dont il se propose d'être le narrateur. Le rideau s'ouvre, on bascule en musique dans les années 60, à la rencontre de Danny Valentin, un chanteur yéyé visiblement mal en point. Sa chanson est d'une tristesse ravagée, il se démène sous le regard de son assistante qui s'improvise choriste et tente de l'épauler de son mieux, d'un ingénieur du son qui en a assez entendu pour la journée et d'un impresario consterné. De l'enquête à la mélancolie de la chanson d'ouverture en passant par le comique des contrepoints portés par les autres personnages, la couleur de ce spectacle est d'emblée posée. À la fois drame historique, comédie musicale, comédie tout court, suspens... Tous les genres seront mis au service de la fable, qui emprunte à la grande Histoire ses rebondissements les plus rocambolesques tout en interrogeant la notion même de fiction. Janvier 2020. Quelques tests PCR plus tard, c'est à Rouen que le spectacle devait être créé. Fin de l'histoire donc. Mais quelques représentations devant des professionnel·le·s masqué·e·s auront suffi à sceller cette traversée de trois heures à un rythme effréné. Tandis que chaque date de la tournée est progressivement reportée à un futur incertain, huit acteur·rice·s se donnent rendez-vous chaque semaine dans les cases d'une réunion zoom pour un étrange rituel: garder en mémoire le texte de cette fiction élaborée ensemble pour pouvoir la partager dès que les masques seront tombés.



UN PROJET D'ÉDUCATION ARTISTIQUE ET CULTURELLE

En lien avec le spectacle, Marc Lainé et l'équipe artistique mènent un projet transdisciplinaire avec les élèves niveau seconde de l'enseignement facultatif théâtre au lycée Alain Borne à Montélimar autour de la posture du fan et de son pouvoir d'émancipation. Après différents ateliers (écriture et dramaturgie, costumes, techniques et jeu) les élèves réaliseront une vidéo où ils se mettront en scène dans la peau de fans interviewant la vedette Danny Valentin.

25.05 – 28.05.21
Cour du Musée de Valence
PISTES...
Penda Diouf / Aristide Tarnagda

27.05 et 28.05.21
Centre du Patrimoine Arménien, Valence
MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU
Zora Neale Hurston lue par Sika Fakambi / Guillaume Hazebrouck, Steve Potts

01.06 – 04.06.21
La Comédie
L'ABSENCE DE PÈRE
Anton Tchekhov / Lorraine de Sagazan

09.06 – 10.06.21
La Comédie
D'UN LIT L'AUTRE
Tünde Deak

DÈS LE 25.06.21
Parcours dans Valence
SOUS NOS YEUX
Marc Lainé / Stephan Zimmerli

29.06 – 30.06.21
La Comédie
COMÉDIE / WRY SMILE DRY SOB
Samuel Beckett / Silvia Costa

03.07 – 04.07.21
Temps fort danse
La Comédie
TERRITOIRE
Mathilde Monnier

20.07 – 22.07.21
Espace Culturel Liberté
Saint-Marcel-lès-Valence
ET PUIS ON A SAUTÉ!
Pauline Sales / Odile Grosset-Grange

La Petite Annonce

Avis de prolongation de la programmation.

Pour renouer au plus vite les liens entre le public et les artistes, nous prolongeons la saison au-delà de ce qui était prévu, avec le report de certaines créations des artistes de l'Ensemble. Vous pourrez aussi découvrir le parcours dans la ville imaginé par Marc Lainé et Stephan Zimmerli, *Sous nos yeux*, et un temps fort dédié à la danse, *Territoire*, pensé par Mathilde Monnier, chorégraphe associée à La Comédie de Valence pour la saison 21-22. Mathilde Monnier s'installera avec ses danseur·euse·s dans les différents espaces de La Comédie pour vous proposer un ensemble d'extraits de ses pièces, vous permettant ainsi de redécouvrir La Comédie après plus d'une année de travaux et de voyager au sein de son répertoire. Autour de cette proposition artistique, Mathilde Monnier et son équipe proposeront tout au long du week-end des ateliers de pratique en tous genres, et vous inviteront le samedi soir à une performance dansée participative sur la place des Ormeaux. Plus d'informations sur notre site internet comediedevalence.com.

La Comédie de Valence
Centre dramatique national
Drôme-Ardèche
Place Charles Huguene1 26000
Valence

Billetterie:
+33 (0)4 75 78 41 70
billetterie@comediedevalence.com
comediedevalence.com

Directeur de la publication:
Marc Lainé
Conception graphique:
Neo Neo
Illustrations de La Gasette n°2:
Stephan Zimmerli
Couverture: Image de l'homme disparu dans *Sous nos yeux*
© Stephan Zimmerli
Poster: Stephan Zimmerli
pour le projet *Sous nos yeux*

Édition et réalisation:
Maud Cavalca,
Claire Roussarie,
Nathalie Ventajol.
Rédaction:
Claire Revol,
Tünde Deak, Maud Cavalca,
Nathalie Ventajol
Impression: Musumeci,
SPA Quart
5000 exemplaires

